

## ***SCHLANG !***

Chacun de mes pas résonne sur le parquet du vaste salon vide de ses meubles, vide de vie. Je regarde par la fenêtre. La Seine. Paris. La plus belle ville du monde vue d'en haut. Et moi je suis là. À attendre ce qui pourrait être un moment magique. Mais le temps est passé. La magie va être aspirée par le philtre de la réalité. C'est désormais inéluctable. Le ciel est ombrageux sur la capitale. « Il pourrait bien neiger » me dis-je simplement, comme si cette supputation avait une quelconque importance au regard du rendez-vous qui m'attend. Le ciel sombre et bas est en accord parfait avec l'événement à venir. Cette spacieuse pièce vide a pourtant été si souvent illuminée par les rayons d'un soleil profitant des larges baies vitrées. Mais au fond, était-ce le soleil ou bien le corps nu de celle que j'ai si ardemment aimée qui apportait le plus de lumière ?

*Schlang !* L'ascenseur vient de stopper à l'étage. C'est elle. J'en suis sûr. Devine-t-elle que je n'ai pas envie de ce moment-là, de cet échange déjà cruel, de ce qui va survenir ?

Quelques pas dans le couloir. Un trousseau de clefs se fait entendre. Une porte voisine s'ouvre et se ferme en claquant fort. Sans respect pour les voisins. Il ne s'agit donc pas de celle que j'attends.

J'ai rencontré Mélanie fin août. Nous avons organisé un grand barbecue dans notre jardin. Parmi les invités, on comptait des voisins, des amis, des connaissances. Nous étions une quinzaine. Mélanie avait connu ma femme dans le cadre d'une

association de parents d'élèves. Elles avaient sympathisé. C'était une soirée banale et conviviale. Mais Mélanie, elle, n'avait rien de banal. Elle allait allumer le feu. Et je ne dis pas ça parce que j'étais préposé au barbecue !

L'ascenseur se fait une nouvelle fois entendre. *Schlang!* Qu'est-ce qu'il est bruyant ! Il stoppe, mais personne n'en descend. Comment est-ce possible ? J'imagine Mélanie dans la cabine, hésitant un long instant et puis repartant, parce que c'est peut-être ce qu'elle aurait de mieux à faire. Elle serait capable d'avoir ce courage. Les femmes sont plus courageuses.

Combien d'hésitations peuvent habiter les cabines d'ascenseurs ? Combien de voyages décisifs parmi tous ces voyages banals ? Quel est le pourcentage des parcours charriant des moments intenses ?

Quelques instants plus tard, la cabine se fait à nouveau entendre et dépose une femme dont les pas frappent le sol d'un son régulier. C'est elle. Je reconnais son rythme. Elle a des talons hauts. Je lui ai dit qu'une femme chaussée de talons hauts rehausse sa silhouette. Elle n'a cessé d'en porter depuis. Pourtant, elle n'en avait pas vraiment besoin. Elle dispose d'une grâce naturelle. Elle fait partie de ces femmes que le vent accompagne dans tous ses gestes : des cheveux qui flottent élégamment ou des jupes qui volent voluptueusement pour dévoiler ses jambes si bien mises en valeur lorsqu'elle est en talons. Ce qu'elle a de plus touchant c'est qu'elle reste en toute circonstance naturellement elle-même, simple et gracieuse. On la dirait toujours dans la séduction, mais pourtant jamais en rivalité avec une autre femme.

Je me souviens des moindres détails. Tout s'est déroulé en quelques secondes. Une brochette à la main. On n'imagine pas que des faits remarquables peuvent jaillir des gestes quotidiens, des gestes sans ambition. Je surveillais la cuisson et musardait intérieurement, en dehors du groupe qui parlait bruyamment sur la terrasse. De là où j'étais, l'envie m'a pris d'examiner un à un les invités. J'adressai alors un regard circulaire pour scanner tous les acteurs. Chacun parlait, portait à sa bouche un verre ou une chips. Tout était extrêmement normal. Sauf Mélanie. Elle

était de celles qui sortent du lot, qu'il est impossible de ne pas remarquer, qui disposent d'un savoir-être tel que si elle laissait échapper le verre qu'elle a en main, celui-ci se briserait sûrement en silence. Bien qu'étant au sein d'une discussion de quatre personnes, elle ne regardait qu'à moitié ses interlocuteurs naturels. Son regard revenait régulièrement vers moi. Puis elle baissait les yeux un court instant et fixait à nouveau un invité. Prenant conscience de cette attitude inattendue, je l'ai l'observée. Elle n'avait pas un visage qui vous terrasse par sa beauté, non, mais son corps, son port altier, sa tenue, son détachement par rapport aux autres individus étaient frappants. Et puis quel élément perturbant que ce regard qui naviguait entre ses interlocuteurs et moi. Avais-je quelque cocasserie qui se remarquait ? Du noir de charbon sur le front ? Non ! J'ai vite compris qu'il s'agissait de bien autre chose. Dans son regard il y avait un message, un étonnement, peut-être une invitation. J'apprendrais plus tard qu'elle-même s'était surprise à me dévisager autant. Une fois les brochettes prêtes, je me suis joint aux autres. J'ai échangé quelques mots à peu près avec tout le monde sauf avec elle. Parce que dans ses yeux je lisais quelque chose hors du sol. Il y avait la promesse d'un autre monde, il y avait de l'envie, il y avait du désir, il y avait de la séduction. Et moi je ne m'attendais pas à cet appel. Elle a saisi la brochette la plus cuite et m'a remercié avec un sourire qui m'a carbonisé à mon tour. La couleur noire de la viande que je lui ai servie avait une cause évidente : mes yeux s'étaient bien trop longtemps portés sur elle, au détriment de ce que je devais surveiller.

Elle était vêtue d'une robe blanche très près du corps. Un corps que je me suis permis de savourer du regard. Lorsqu'elle a quitté la soirée, elle s'est dirigée vers moi dans le but de me saluer par une bise conventionnelle. Mais juste avant, en s'approchant, elle m'a transpercé du regard. Ses yeux m'ont envoyé tant de chaleur et d'envie ! Et puis sa joue posée sur ma joue fut une caresse et non pas une salutation.

Je n'étais pas préparé à ça. Fidèle et peu aventurier de nature, j'ai été bouleversé. Son attitude était un carton d'invitation, un appel à l'amour. C'était évident. Mais

comment la revoir ? Fallait-il la revoir ? De toute évidence, il s'agissait là d'ouvrir les portes du danger.

Évidemment, le destin a eu plus d'imagination que moi, homme faible face à la tentation.

Un ascenseur a été notre entremetteur. Celui-là même que je crains tant ce soir. Nous n'avions pourtant pas rendez-vous... alors qu'aujourd'hui nous avons un rendez-vous à manquer ! Rien que ça.

Je me souviens qu'elle est sortie de la cabine au moment où je m'apprêtais à y pénétrer. Dans le rez-de-chaussée de cet immeuble impersonnel et froid, elle était là, aussi inattendue qu'espérée, entourée d'un inconnu glacial et d'une inconnue refroidie.

Visiblement aussi déstabilisée que moi par ces retrouvailles inattendues, elle a marqué un temps d'hésitation, puis est sortie de l'ascenseur. Dans le courant d'air qu'elle a provoqué en passant devant moi, j'ai senti son parfum. La juste dose pour une femme élégante. Je l'ai interpellée. « Mélanie ! » Elle s'est retournée. Elle m'a dit plus tard qu'elle avait durant ces quelques secondes prié de toutes ses forces pour que je l'invite à se retourner. Elle a ensuite effectué quelques pas pour revenir vers moi. Elle était magnifique dans sa simplicité. Elle n'a rien dit. Je ne sais pas si son cœur battait aussi fort que le mien. Je crois que oui. Quand elle a froncé les sourcils, c'était pour me dire :

- Quelle étrange et agréable coïncidence !

Sa voix était un velours posé sur un temps en suspension. Je me suis approché et dans ses yeux pétillants s'instillaient beaucoup de belles choses. Ils étaient aussi noirs et prometteurs qu'un excellent café bien serré. Ils clamaient que c'était le destin qui avait décidé. Je possédais donc désormais une excuse pour être infidèle. Ce n'était pas moins l'instigateur, c'était le destin.

J'ai cru que les deux autres passagers de l'ascenseur l'accompagnaient mais non, il s'agissait d'inconnus qui ont vie libéré le hall de l'immeuble, nous laissant seuls. J'ai pris timidement sa main et l'ai baisée comme un gentleman, sans que nous n'ayons prononcé un mot. Ma petite audace m'a surpris moi-même. Je suis bien loin d'appartenir à cette catégorie d'hommes naturellement entreprenants avec les personnes du beau sexe.

Le pronostic vital de mon mariage était engagé, mais j'étais très loin de cette considération. J'étais dans l'instant. Seulement dans l'instant. Elle m'offrit le regard de ceux qui vivent leurs actes intensément, de ceux qui ne s'éparpillent pas, de ceux qui font les choses avec une concentration parfaite.

L'ascenseur est arrivé de nouveau à notre niveau en émettant un *Schlang* ! Les portes se sont ouvertes, mais il n'y avait personne dans la cabine. C'était comme s'il tendait ses bras pour nous accueillir dans un refuge à l'abri des regards. Devant cette évidence, nous sommes entrés d'un même pas. J'ai tenu sa main. La porte s'est refermée en faisant un autre *Schlang* ! Et j'ai appuyé sur le 7 qui nous menait à l'appartement vide que mon frère a laissé avant de partir pour les États-Unis.

J'avais la clef dans ma poche puisque j'en sortais.

Nous nous sommes embrassés fougueusement durant sept étages. Je suis sorti le premier de la cabine, avide de lui indiquer le chemin. J'ai ouvert la porte avec des clefs tenues par des mains tremblantes. Une fois entrés, nous avons jeté à terre nos manteaux simultanément. Portés par ce désir intense peut-être décuplé parce qu'il était tu, nous nous sommes à nouveau enlacés. Puis déshabillés peu à peu. Le mur blanc du séjour a accueilli nos premiers émois. Ce n'est qu'après que nous nous sommes parlé. Elle a dit ne pas se reconnaître dans ce qu'elle venait de « commettre ». Je lui ai fait répéter : « Tu as dit commettre ? » Elle culpabilisait sans culpabiliser. Mariée, elle n'avait jamais eu d'attirance pour un inconnu. Et surtout pas pour un homme qui maniait approximativement des brochettes ! La soudaineté

des événements relevait à ses yeux d'un phénomène surnaturel. J'ai dit être sous le choc également. Elle a souri. Puis nous nous sommes rhabillés.

Elle a voulu faire le tour du propriétaire. Il n'y avait pour unique meuble qu'un piano posé devant une large baie vitrée donnant sur la Seine et particulièrement lumineuse ce jour-là. Une magnifique vue de la Rive Gauche.

Mon frère a mis en vente son appartement avant de filer Outre-Atlantique et m'a demandé d'y passer de temps à autre afin de vérifier que tout allait bien. Il m'a sollicité également pour vendre cet élégant piano à queue.

Elle a caressé lentement la laque noire de l'instrument. Et a ensuite poursuivi son tour. Puis elle est venue jusqu'à moi, a avancé sa main vers ma joue, s'est approchée pour délicatement déposer un baiser sur mes lèvres. Dans ses yeux il y avait une intensité rare, une sorte de remerciement pour ce temps fou. Elle a ensuite incliné la tête, signe que j'ai interprété comme un adieu. Et pour cette femme et cette présence exceptionnelle, le temps était venu de quitter calmement les lieux.

Je l'ai entendu effectuer sur le palier les quelques pas tranquilles qui la menaient à l'ascenseur. Puis la cabine l'a emportée. Et chaque porte d'ascenseur qui se ferme en faisant un *Schlang* ! désormais me rappellera cet instant précis. Cet instant où la vie m'a appris à sortir du rang, à aller au bout de mon désir. Cet instant où l'ouragan Mélanie a fauché les blés de ma paisible plaine d'homme marié.

Mais il faut sans relâche répéter que le destin a plus d'imagination que nous...

Ma femme et moi avons été conviés dans la foulée à une nouvelle soirée. Un des membres de cette même association de parents d'élève a ressenti le besoin d'organiser à son tour un barbecue dix jours plus tard, juste après la rentrée des classes. Lorsque j'ai demandé à mon épouse quelles étaient les personnes que je connaissais à cette fête, bien sûr dans l'espoir secret que celui de Mélanie y figure, elle a décliné une liste de sept prénoms, le dernier étant celui que j'espérais tant ! Mais la concernant, elle a cru bon de préciser :

- Tu ne la connais que de vue. Je crois que tu ne lui as même pas adressé la parole lorsqu'elle est venue chez nous, n'est-ce pas ?

Ce soir-là, des banalités convenues furent partagées dans une ambiance sympathique et urbaine. Pour ma part, par intermittences j'arquebusais ma cible. De toutes les espérances secrètes que la vie suppose, il en est qui vous prennent jusqu'aux tripes. Quelques regards volés à Mélanie m'incitèrent à penser qu'une nouvelle page pourrait s'ouvrir dans le livre de notre rencontre. Mais qui peut prétendre être réellement certain de saisir le sens d'un mirage qui nous est adressé ?

Me considérant un peu trop isolé, mon épouse m'a invité à rejoindre le petit groupe au sein duquel elle s'était fait une place. Dans celui-ci il y avait Mélanie. Nous avons échangé quelques mots fades et convenus devant les autres. Quelle étrange expérience de découvrir en société une femme que l'on connaît mieux nue et plaquée contre un mur ! Le petit sourire discret qu'elle affichait de temps à autre, après m'avoir adressé la parole et questionné ostensiblement en public, relevait de la taquinerie, voire du supplice parce que j'avais bien du mal à me concentrer sur mes simulacres de réponse.

À la fin de la soirée, ce fut le moment de saluer les uns et les autres. Je ne voulais pas clore cette opportunité sans proposer un nouveau chapitre à celle qui occupait toutes mes pensées. A l'heure des poignées de mains entre hommes et des bisex à tous les autres, j'ai appuyé ma joue sur la sienne et lui ai susurré sobrement : « lundi 18h00 ». Le regard intense qu'elle m'a adressé a suffi pour que je comprenne avec soulagement et satisfaction qu'elle acceptait ce rendez-vous. Rendez-vous que je savais engageant parce qu'il ferait que notre histoire ne serait plus celle d'une seule fois. Il s'agissait cette fois-ci d'ouvrir la porte à une relation suivie.

Le lundi, à l'heure dite, enfermé dans l'appartement de mon frère, j'ai écouté tel un guerrier indien tous les bruits du palier et de l'ascenseur. J'ai scruté par le judas

les gens qui en sont sortis. Il n'y a que sept appartements à cet étage, mais mon Dieu quel passage à cette heure ! Stressé, mais avide de désir, gêné et désespéré d'être infidèle, surpris de cette audace qui jaillissait de moi et qui me ressemblait si peu, mon cœur battait comme s'il comptait les secondes qui me rapprochaient d'elle.

Et puis *Schlang* ! La porte d'ascenseur s'est fermée une nouvelle fois, après avoir laissé un peu plus de temps que les autres entre l'arrivée de la cabine et son ouverture. Quelques pas ont suivi. Bien marqués par des talons de femmes qui claquaient posément sur le sol. Et puis qui se rapprochaient. Qui laissèrent passer trois secondes avant de toquer à mon appartement. Et c'était elle. J'étais le plus heureux des hommes sur cette Terre. Elle était là, disposée, prête, offerte, incontournable.

Lorsque je lui ai ouvert doucement la porte, mon cœur battait la chamade. J'étais un adolescent en proie à toutes les agitations de son premier rendez-vous. Elle a pénétré dans l'appartement d'un pas sûr. Est allée jusqu'au milieu de la pièce principale. A ôté son manteau. S'est accoudée au piano à queue et m'a dardé d'un regard qui appelait toutes les folies. La lumière du soleil déclinant derrière la baie vitrée a instauré une ambiance unique. Je me suis approché, lui ai signifié combien j'aimais la robe qu'elle portait. Me suis empressé de la lui retirer. Et nous avons inauguré le piano.

C'était le début d'une liaison à laquelle de toute évidence j'allais être incapable de me soustraire. Une sorte de folie qui occulte toutes les autres préoccupations de la vie, une fixation, une obsession, presque une raison d'être. Loin d'elle, il faudrait donner le change, se déguiser, tricher, masquer l'ardente réalité intérieure qui vibrait en moi et faire semblant de vivre une vie normale.

Nous avons eu une quinzaine de rendez-vous dans cet appartement que j'ai pris soin d'équiper d'un lit. Quinze moments de pur bonheur. Quinze épisodes à



attendre que l'ascenseur me livre celle que j'aimais. Quinze fois à entendre sa porte claquer pour clore chacun de nos magnifiques instants.

Mais voilà que l'appartement va être envahi par de nouveaux propriétaires. Demain c'est la remise des clefs. Cela peut surprendre, mais pour moi ce lieu qui ne sera plus disponible signifie la fin d'un cycle. Et il devient désormais vital que je ne respire plus le même air. Même s'il s'agit d'une bouffée folle. Ma relation avec Mélanie doit demeurer une passade. Nous avons eu l'occasion d'en parler. Elle aime son mari comme j'aime mon épouse. Elle n'envisage notre relation que comme un temps fou. Il suffit juste que le destin cette fois nous envoie la bonne excuse pour poser un point final à notre histoire. Nous partageons l'idée qu'il est nécessaire que cela survienne avant que notre relation perde de ses ardeurs, car nous sommes bien conscients que le temps est assassin. Ou tout simplement parce qu'il est inéluctable qu'un jour nous reprenions le cours de nos vies respectives. Nos amours respectifs. Car étrangement, l'intensité des minutes que nous partageons porte le même nom que la belle histoire de long terme que nous connaissons chacun de notre côté. L'amour est si polymorphe qu'il faudrait concevoir des appellations distinctes.

L'intensité de nos émotions est une trajectoire, pas une destination. Et cette histoire d'appartement qui ne sera plus disponible à partir de demain, c'est un signe. C'est le destin qui a permis que notre relation existe et c'est peut-être lui qui nous susurre que c'est le moment de poser le point final. Parce que cet endroit froid représente avant tout la folie de nos corps chauds, l'unique lieu de nos échappées en hors de la société des hommes.

Alors c'est pour ça que je voudrais que cet ascenseur ne m'amène pas Mélanie. Je voudrais qu'il tombe en panne et que ce soit une bonne raison pour qu'elle ne se rende pas au septième étage. Parce que c'est pour moi évident : nous allons en ce jour funeste écrire les ultimes lignes de notre fabuleuse et éphémère aventure.

Je ne suis qu'un pleutre car je confesse que je voudrais qu'elle prenne la décision à ma place. Il est nécessaire d'agir, mais il faut une vraie volonté. Une inoxydable volonté pour arrêter une si folle épopée ! Elle en serait capable, bien plus que moi.

Et si ses intentions sont les mêmes que les miennes, je me demande quel doit être le contenu de notre dernier rendez-vous. Parler devant la baie vitrée en attendant que tombe la neige ? Adopter une tête d'enterrement et ponctuer les minutes de quelques larmes ? Peut-être voudra-t-elle plutôt savourer une dernière gorgée de nos pulsions, comme on fait des provisions avant la diète !

J'écoute et je guette par le judas. Je suis très nerveux. Un stress étouffant s'instille en moi, minute après minute. J'attends avec l'impatience de celui qui ne veut pas de l'instant suivant. Ou plutôt qui veut que l'on choisisse pour lui. Aujourd'hui, parce que c'est une fin de cycle. C'est ce que je me répète. Et parce qu'on ne sait pas quand se présentera la prochaine opportunité de mettre un terme à notre relation.

Tout à coup, la cabine marque un nouvel arrêt à l'étage. Je suis aux aguets. Je n'entends pas les talons qu'elle porte systématiquement pour me faire plaisir. Ce sont des semelles de plastique qui impriment bruyamment le lino du couloir. Je souffle. Ce n'est pas elle. Mais ô surprise, on toque à la porte.

J'ouvre. Elle est là, sans talons, quelques centimètres plus bas que d'habitude.

Lentement, elle vient jusqu'à moi, avance une main sur ma joue, pose ses lèvres sur les miennes tout en maintenant la porte de l'appartement ouverte avec son pied, déjà prête à repartir. Elle me regarde. Une larme perle sur sa joue. Elle va prononcer quelques mots. Une sentence. C'est ma semeuse d'étoiles. Le moment est crucial. Une voix de velours délivre son message :

- C'est si bon de t'avoir connu.

Tout est dit. Quelques secondes restent en suspension. L'instant s'impose intensément en prenant la place de l'instant d'avant. La dernière page d'une histoire est comme les dernières lignes d'un roman ; tout est si différent et si essentiel. Peut-

être attend-elle quelques mots de ma part. Rien ne me vient. Alors elle se retire avec cette élégance qui n'appartient qu'à elle, comme une reine qui ferme le bal. Et puis peu après *Schlang!* J'entends pour la dernière fois la porte de cet ascenseur qui l'emmène loin de cet appartement, loin de notre alcôve, loin de nous deux. Mes yeux se portent alors vers un extérieur qui offre le ciel d'une fin d'histoire. Et me revient à l'esprit cette platitude qui me raccroche à la réalité : « Il pourrait bien neiger ».